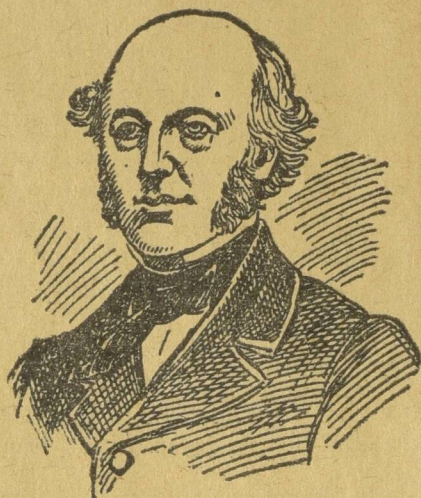


Au cours de l'année 1855, paraît le "Voyage en Angleterre et en France, dans les années 1831, 1832 et 1833".

Il devient greffier de la ville de Québec en 1844. On s'occupe de ses ouvrages en France, en Angleterre et aux États-Unis. Il est traduit. Sa célébrité est très grande quand il meurt à Québec, le 3 février 1866. L'année suivante, on inaugure son monument au cimetière Belmont.

Ce n'est pas uniquement Garneau qu'on voit dans cette biographie, le poète, le voyageur, l'historien, le patriote, mais à travers lui toute une époque. Il est bien situé en son temps et en son milieu. En quelques pages resserrées, M. Lanctôt nous présente un vaste tableau de la situation politique et littéraire en France, en Angleterre et au Canada, au moment de ses voyages.

François-Xavier Garneau fut poète, il fut même "notre premier poète dont les pièces supportent la lecture, autrement qu'à titre documentaire". Son mérite, évidemment, n'est pas grand d'écrire moins mal que Bibaud, Quesnel et quelques autres de semblable farine, mais il lui reste toutefois celui, très appréciable, "d'avoir introduit la poésie et l'art dans les vers, et la nature et l'histoire dans la prosodie canadienne."



*François-Xavier Garneau (1809-1866)*

Historien, Garneau entend faire de l'histoire scientifique, de l'histoire laïque, à la manière de ses maîtres français contemporains. Avant lui, on ne voyait pas aussi grand. On n'avait pas le même culte de la vérité. Il prend chez ses prédécesseurs, Charlevoix, George Heriot, William Smith, François-Xavier Perrault, Michel Bibaud, ce qu'ils peuvent lui donner de documents, mais toujours il préfère aller aux sources, aux documents de première main. Quant à sa philosophie de l'histoire, elle lui est inspirée par les grands historiens de France: Montesquieu, Guizot, Thierry, Raynal, Sismondi et Michelet.

M. Lanctôt nous instruit en outre de ses recherches, ses méthodes de travail, sa conception et sa philosophie de l'histoire, son culte de la vérité, son patriotisme qui quelquefois tempère son impassibilité voulue, son impartialité, son courage, son art, enfin des étapes de son style, de son épura-

tion successive au long des trois éditions, d'abord "abondant, mais incorrect, fortement construit, mais enchevêtré, éloquent, mais surchargé", ensuite "plus libre, plus simple et plus précis", puis "sobriété et concis, exact et logique, bien que rigide encore et un peu terne."

Voilà pour quelques-unes de ses qualités. Ses défauts? Son manque d'impassibilité, à de certains endroits, son manque de rétrospection. Il ignore les moeurs du colon et du seigneur. Il ne sait pas ce que pensaient le bourgeois et le curé, le paysan et le soldat des époques qu'il étudie. "Il n'a jamais pénétré sous leur toit." Il néglige les questions économiques et la description des institutions du pays. Il reprend des erreurs commises par ses prédécesseurs sur des faits ou des personnages de l'histoire.

Ces reproches, c'est M. Lanctôt qui les formule. Mais ON fait à notre historien national des griefs plus graves. D'abord, son libéralisme. Ce libéralisme, M. Lanctôt l'explique avec une grande sagesse. Il fallait pour cela un fier courage. "Ce libéralisme de Garneau est mal connu, surtout il est méconnu. A cause de cela, il importe de le dire hautement, Garneau fut un libéral catholique, deux mots qui peuvent fort bien s'allier, quoi qu'en pensent certains critiques, qui ont lu la prose sans pénétrer la pensée de l'historien... On serait bien en peine d'indiquer en quoi son catholicisme en est diminué, en quoi surtout il s'apparente au gallicanisme".

Ailleurs: "C'est en reconnaissant les droits des autres qu'il pouvait revendiquer ceux de ses compatriotes, et en admettant la liberté de conscience pour les huguenots sous Louis XIV qu'il pouvait réclamer la liberté religieuse pour les catholiques sous George III d'Angleterre."

Garneau blâme donc, en patriote et libéral qu'il était, l'exclusion des huguenots par Louis XIV; il condamne les tentatives des jésuites de théocratiser la Nouvelle-France; il proteste contre une politique qui visait à mettre l'Etat sous la servitude de l'Eglise.

Ces protestations de Garneau, il les appuie sur des textes du Père Rochemonteix, le dernier historien de l'ordre, qui, jésuite, condamne certaine politique des jésuites.

Il reproche à Mgr de Laval, comme l'avaient fait M. Olier et les prêtres de Saint-Sulpice, ainsi que l'abbé Faillon, son caractère dominateur.

En revanche, M. Lanctôt fait observer justement que Garneau, pour n'avoir voulu faire que l'histoire politique et militaire du pays, a trop négligé la part de l'élément religieux dans nos origines et notre évolution, encore qu'il ait rendu témoignage au rôle du clergé dans l'éducation et qu'il ait formulé cette doctrine de "l'alliance intime qui existe entre la religion, les lois et la nationalité des Canadiens."

La philosophie de l'histoire que Garneau fit sienne offre bien des faiblesses. "Elle est courte et fragmentaire, écrit M. Lanctôt; Garneau ne s'en tient qu'à des théories générales."

Et l'ouvrage de M. Lanctôt se termine sur une très belle péroraison qui finit par ces mots: "Dans ce livre le peuple venait de trouver la bible de sa vie nationale."

Le livre de M. Lanctôt, espérons-le, sera bientôt dans toutes les bibliothèques.